



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ  
DE  
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX<sup>e</sup> — N° 13. JANVIER 1958.

# Echos de Vénérie

---

## *Les Honneurs de Turenne*

Turenne était le prénom, peu modeste, d'un cocher de notre ami M. Dirieux. En outre, il remplissait à l'équipage de multiples fonctions : loueur de chevaux, dresseur, professeur d'équitation pour les enfants ; très bon veneur, il avait toujours été l'homme des circonstances et celui dont la gentillesse était inépuisable.

Une chute de cheval l'avait, l'année dernière, terrassé dans cette forêt dont il nous semblait être un élément naturel.

C'est déjà un souvenir qui fera peut-être légende. Ce sera pour les gens du pays une triste légende de forêt ; ils s'en serviront pour se souvenir de Turenne ; certains y ajouteront le souvenir de Maurice Otto et du Doyen Georges Antoine May. Ils les reverront à pied, se tenant l'un l'autre pour ne pas glisser dans les flaques, se perdant dans le crépuscule mouillé entre le carrefour de la Mandreuse et celui des Longues Mares.

Ce n'était pas une rude chasse comme on aime à les raconter en ajoutant des détails inexacts pour embellir l'histoire, c'était plutôt un laisser-courre de galerne, comme on aurait dit autrefois, c'est-à-dire par mauvais vent du sud-ouest, avec une méchante pluie à vous couler dans les bottes.

L'attaque avait été désordonnée, comme toujours dans ces enceintes de gaulis serrés où il semble que toutes les hardes de la forêt se groupent pour les amours. Le grand cerf avait lâché son écuyer, vite rentré en compagnie ; le daguet avait rusé entre le chemin du Roi et le

chêne Montaval. Cela voulait dire qu'il ne prendrait pas de parti et qu'on serait bien obligé de suivre, comme il voudrait, la menée du dague.

Si le veneur aime ses chiens plus que le paysage il est heureux, il ne lui reste qu'à être attentif et prudent; le courre n'est plus un travail pour lui mais pour la meute, car dans ce coin si vif en animaux, il devra écouter passionnément les chiens tomber en défaut et surtout ne pas trop bouger, laisser la quête des chiens relever comme ils peuvent la voie surpluée. Oui, ce jour-là, la voie était légère et il pleuvait. Mais à Bonnelles, plus les conditions sont mauvaises, plus têtue et travailleuse se montre la meute et c'était bien beau de les voir garder le change par un temps pareil.

C'est à peu près tout mon souvenir de cette triste journée, mouillée, quand nous tournions sur ces mauvais cailloutis du plateau en quelque sorte jaloux de la meute qui travaillait pour elle sans se préoccuper de notre plaisir.

Voilà notre cerf Hallali après 2 heures de chasse dans la basse futaie le long du cailloutis entre le carrefour des Voleurs et celui des Longues Mares, autant dire son enceinte d'attaque. Il est servi à la dague par Jean Ratisbonne et l'on prépare la curée chaude sur place.

Une espèce de fausse nuit de nuages bas enveloppait déjà notre forêt, sous une pluie froide, dix boutons se groupaient derrière Maurice Otto, presque tous avaient jeté un manteau sur les épaules et la meute sous le fouet attendait la récompense de la nappe découverte. Cette curée ne ressemblait pas à une curée du samedi, mais à une curée de famille comme il nous arrive d'en avoir le mardi et qui nous donne cette merveilleuse illusion de chasser en Vendée ou en Auvergne, la curée d'un modeste équipage de province.

L'histoire commence là, mais il me fallait fixer au préalable son cadre et son climat. Je me souviendrai souvent de ce moment : les trompes sonnaient la curée, puis les circonstances, tandis que nous dissertions, M<sup>me</sup> Otto et moi, de la tristesse de la journée. Enfin les trompes sonnèrent les honneurs. C'est alors qu'on vit Maurice Otto prendre

le bras du Doyen et sans mot dire, la toque à la main, son piqueux le suivant, entreprendre, sans prévenir personne, une longue marche dans la nuit tombante.

Sans comprendre tout de suite, M<sup>me</sup> Otto, M<sup>me</sup> Bovet et moi-même prîmes le parti de les suivre.

Le « Master » s'est alors arrêté devant une petite Croix de bois, discrètement placée au bord du chemin, et tandis que deux cents mètres plus loin les honneurs triomphent dans la futaie, il a délicatement posé le pied à cheval sur l'axe principal, et les trois hommes se sont recueillis : la croix de Turenne. A notre tour, ayant compris ce mystérieux cheminement, nous nous sommes inclinés ; nous avons pensé à notre Turenne, ce Breton au cœur généreux qui n'était que cocher à l'équipage, simplement un homme de chez nous. Nous nous souvenions qu'en cas d'accident, il était toujours là le premier, toujours là avec un renseignement, un volcelest, lorsque la chasse se trouvait balancer, et que l'année précédente il s'était tué là, sur ce méchant cailloutis, à cheval. Pour le mener à sa dernière demeure, le cercueil avait été placé dans son van, celui qu'il avait mené grand train pendant tant d'années ; le van avait franchi de Rambouillet à Montfort-l'Amaury au pas des morts, la plus grande partie de sa forêt, suivi de cinquante voitures où l'on priait pour l'humble Turenne au nom prestigieux.

Les trompes étaient restées là-bas, avec les chiens qui faisaient curée, tandis que nous rentrions de ce pèlerinage discret. Ils attendaient sous la pluie. Maurice Otto fut accueilli par la Blainville, sa fanfare, puis le Rallye Bonnelles.

Regroupés autour de notre chasse, les fanfares sonnaient triste dans le cœur de la forêt, et ces adieux des piqueux répondaient à la Croix de bois qui, plus loin, reprenait son sommeil, un sommeil réchauffé par la reconnaissance et la fidélité d'un équipage qui sait reconnaître les siens et ne pas les oublier.

Ce jour-là, j'ai compris ce qu'on appelle « La Grande Vénérie ».

Olivier PERRIN.